

Le métier de géographe : le recours aux sources. Commentaires à propos d'une pensée nouvelle au sein de la géographie française

Jean-Bernard Racine

Volume 33, numéro 88, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021999ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021999ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, J.-B. (1989). Le métier de géographe : le recours aux sources. Commentaires à propos d'une pensée nouvelle au sein de la géographie française. *Cahiers de géographie du Québec*, 33(88), 51-57.
<https://doi.org/10.7202/021999ar>

ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES

LE MÉTIER DES GÉOGRAPHES : LE RECOURS AUX SOURCES. COMMENTAIRES À PROPOS D'UNE PENSÉE NOUVELLE AU SEIN DE LA GÉOGRAPHIE FRANÇAISE

par

Jean-Bernard RACINE

*Faculté des lettres, Université de Lausanne, Bâtiment central,
Dorigny, 1015 Lausanne, Suisse*

« La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre » dira l'un ; « la géographie, ça sert, d'abord, à faire la République » répondra l'autre. Pour J.P. Ferrier, actuel directeur de l'Institut de géographie de l'Université d'Aix-Marseille II, l'un des fondateurs du groupe Dupont dont on sait le rôle majeur dans la diffusion et les progrès de la géographie quantitative et théorique, en France, *la géographie, ça sert d'abord à parler du territoire* (Ferrier, 1984a). L'auteur s'en explique longuement dans le premier volume de sa thèse d'État avant d'illustrer ses idées dans un deuxième volume justement intitulé *Leçons du territoire. Nouvelle géographie de la région Provence — Alpes — Côte-d'Azur* (*Ibid.*, 1983a)

UNE MODERNITÉ DE TROISIÈME TYPE ?

À l'heure où le discours géographique anglo-saxon se gargarise de post-modernité, il n'est sans doute pas trop tard pour revenir, à quatre ans de distance, sur cette ambition assez unique au sein de notre corporation, qui consiste en rien de moins qu'en l'explicitation des savoirs accumulés depuis les origines lointaines de notre science et de leur réactivation parce qu'on aura réussi à les éclairer. Une pensée qui s'affronte au « post-modernisme ». « Modernité du troisième type » ou « nouveau moyen-âge » dira l'auteur, comme recours aux sources plus que comme art de la citation, pour nous aider à comprendre ce qui se passe de nos jours. Permettant ainsi « de penser le monde aujourd'hui et son avenir, en prolongeant la pensée du passé de notre monde » (*Ibid.*, p. 7), et en interrogeant, à la manière de Heidegger, les questions fondamentales, en réinterrogeant aussi leurs premières formulations.

Le défi est immense que celui que s'est proposé Jean-Paul Ferrier dans cette thèse longuement mûrie (soutenue vingt ans après ses débuts d'étudiant géographe), parce qu'inscrivant dans une aventure personnelle qui comme « l'aventure humaine et une

initiation au monde», dont le «rapport au territoire est une forme privilégiée». Une aventure aujourd'hui médiatisée, «stimulée» par des questions nouvelles : celles que ne peut manquer de poser cet outil «révéléteur» qu'est aujourd'hui l'ordinateur, dont l'auteur savait, mieux que d'autres, que la logique et les possibilités de mise en mémoire risquaient, dans le cadre plus général de la multiplication actuelle des produits de la science et de la technique, de changer, en même temps que la nature de notre rapport au monde et aux lieux, le rapport du géographe à son métier. De là son propos d'historien et d'épistémologue de notre discipline : l'interrogation centrale du projet géographique, celle du rapport (triangulaire) entre territoire-outils-habitant, celle de cette immense «géologisation» du travail humain dans les lieux qui est en même temps qu'une interrogation sur la technique, une interrogation sur notre contemporanéité. La métaphore de l'ordinateur n'est pas gratuite ni opportuniste quand elle rappelle que le recours aux moyens informatiques pour exploiter des informations géographiques exactement localisées commence à révéler les traits nouveaux des dynamiques territoriales, quand elle renvoie surtout au problème logique que pose au géographe la découverte que la logique des territoires qu'il se donne mission de révéler est une logique inséparable de la logique déjà contenue dans l'image du monde dont nos discours portent plus que des traces puisque la logique du monde commande la logique de nos discours sur le monde.

Bien qu'il ne s'y réfère pas explicitement, tout dans l'œuvre de Jean-Paul Ferrier témoigne de ce qu'un Umberto Eco qualifierait de «flair sémioticien» au sens que Roland Barthes donnait à cette activité spécifique de celui qui se promène dans une rue et qui, là où les autres ne voient que des objets, voit du sens, des stratégies de significations. Sans doute que son «laboratoire d'analyse», espace suffisamment complexe, s'y prête d'autant plus que le géographe qui en dégage les significations sous-jacentes y a vécu suffisamment longtemps, tout en ayant ce don, consubstantiel de toute activité sémiotique, de savoir jouer des artifices de la «mise en scène» dans une activité d'interprétation et de renvoi. C'est là déjà un premier niveau de plaisir à la lecture des textes de Jean-Paul Ferrier.

Reste que la mise en scène, on passe, simultanément d'ailleurs, à travers l'exigence pressante de ce que j'appelle personnellement le recours (et non le retour) aux sources, à l'exigence de se réapproprier une histoire disciplinaire dont le projet fondamental est bien de «mettre en science» cette expérience irremplaçable du rapport au territoire. Saisie et compréhension du sens des lieux, pour dominer plus librement l'étude d'un monde qui continue à se construire..., et dont le géographe doit rendre compte.

ANTÉE I : THÉORISATION DE L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE

On pourrait lire *Antée 1* comme un plaidoyer pour l'unité d'une géographie se réappropriant son passé tout en s'inventant un avenir autonome et distinct (refus des emprunts et des transferts, économistes surtout), tout en étant fécondé aussi par l'utilisation de modèles à vocation réellement transdisciplinaire (modèles mathématiques — ensemblistes — et logiques, théorie structuraliste). C'est en effet un «résumé» possible. Mais combien réducteur. Quant à la richesse d'abord de la pensée philosophique et épistémologique d'un auteur sensible au point de départ commun de la géographie et de la philosophie — «le Miracle grec, à l'origine de l'Occident et de la modernité d'aujourd'hui», — pour qui l'interrogation sur l'Être de l'Homme se problématise et se met à l'étude des messages de l'être-au-Monde des habitants de la terre.

Tout au long de ce premier volume consacré à la recherche de cette « nouvelle grille » susceptible de lui donner les clés d'une « nouvelle géographie de la région Provence — Alpes — Côte-d'Azur », Jean-Paul Ferrier va témoigner en effet, dans des pages souvent superbes et mariant habilement l'auto-analyse d'un parcours épistémique dont l'intérêt dépasse évidemment sa personne et nous concerne tous, et l'histoire de la géographie, de ce que j'ai appelé ailleurs « sa véritable soif ontologique » (Racine, 1982). Ne rappelle-t-il pas que la géographie a toujours été considérée comme un effort premier, et toujours poursuivi, de penser le monde et l'homme au travers de leurs inscriptions spatiales, projet voisin, nous dit-il, de tous ceux qui se préoccupent de l'interprétation de systèmes de signes, (qu'ils soient ethnologues, psychanalystes, linguistes), mais projet spécifique pourtant, dans la mesure où c'est d'abord le territoire qui est pensé comme système de signes, système révélateur de l'articulation nature/culture inséparable de notre existence concrète. Le géographe y est confronté dans son analyse des lieux différents de la terre, à la recherche de structures identiques qui en commandent l'organisation.

Car la référence au territoire, qui sert à définir, fondamentalement, le métier des géographes, et qui donne le titre à l'ouvrage, est ici fondatrice du projet disciplinaire. Nourri, après le marxisme, d'un structuralisme dont il considère qu'il ouvre, mieux que le marxisme dont il ne renie pourtant pas les apports, « une intelligibilité nouvelle du monde », l'auteur pose que le territoire est bien ainsi l'équivalent du mythe chez les ethnologues et qu'il « vaut bien le mythe comme clé d'entrée des structures qui commandent, et notre vie, et la logique du monde, ces structures géographiques que cernent les travaux des géographes ». En ses termes, « le territoire, lieu de permanence structurale, lieu aussi d'expérimentation permanente de l'équilibre et de l'autonomie, l'un des lieux majeurs de l'exercice et de la pensée de la liberté humaine ». Comment ne pas y être attentif ? Notre vie et la logique du monde... Ces deux pôles, la dualité du local et de l'universel, la confrontation de la dualité du local et de l'universel, de la vie et du monde, apparaissent comme prégnants et constamment structurants dans l'œuvre de Jean-Paul Ferrier comme dans sa vie d'ailleurs.

Et ce n'est pas la moindre des surprises de ces deux livres que d'offrir aussi, en filigrane, ce témoignage, cet écho du moins, de l'incarnation d'une pensée scientifique dans une praxis. En choisissant un territoire, en décidant d'y habiter, l'homme Ferrier, à l'image de l'homme tout court, assume la création du monde. Son habitation devient une *imago mundi*. Sa maison n'est pas cette machine à habiter facile à abandonner et ou à transporter que Le Corbusier appelait de ses vœux. Sa ville, sa région non plus. Et l'on comprend vite à le lire, qu'il voudrait qu'il en soit de même pour chacun. Son existence d'homme est engagée dans le territoire qu'il s'est choisi, presque aussi engagée que l'était celle des grands anciens attachés à leur Omphalos. Un auteur pour qui le *Viure al país* est bien par excellence, un programme géographique. L'auteur le dit lui-même : « à partir du territoire se coordonnent et se concentrent (c'est-à-dire vont avec leur centre) les grandes questions que l'homme pose au monde ». Double confrontation aux lieux et au Cosmos ! La géographie, comme l'homme est religieuse. Toute consécration à un espace équivaut à une « cosmogonie ». On n'est pas loin de Mircea Eliade. On le comprend vite : il y a chez Jean-Paul Ferrier, dans son besoin, son intuition d'une prochaine « re-territorialisation des hommes », une véritable soif ontologique. Assoiffé de l'être, le géographe se cherche un centre d'où il organisera le monde. Une pensée religieuse ? Pourquoi pas dans la mesure où le *religare* relie l'homme à l'univers. D'autres diront une pensée anarchiste tant cette réflexion sur l'acte d'habiter comme fondateur de notre être paraît inséparable chez Jean-Paul Ferrier d'une réflexion sur les conditions pratiques de l'être libre d'habiter.

N'ira-t-il pas nous proposer, dans sa recherche des conditions de mesure de la valeur des deux composantes nature et culture à l'œuvre dans le territoire, et à côté des opérateurs taxonomiques/géométriques et topologiques de toute géo-logique ne séparant pas la description (graphie) et la mesure (métrie), l'étalonnage d'un double test, écologique (mesure de l'équilibre du système) d'une part, démocratique (mesure de l'autonomie d'un établissement humain) d'autre part dans la définition des concepts à retenir dans la poursuite historique du projet géographique. Une pensée géographique en fait, qui s'interroge sur notre position sur une portion du monde, et sur ses exigences, en termes de contraintes, d'équilibre, d'autonomie et d'autocréation aussi, et qui craint d'autant moins d'interroger à cette fin les grands savoirs anciens qu'ils ont nourri notre passé commun et qu'il en reste tant de traces dans les signes du territoire.

Nostalgie passéiste ? Loin de là. Jean-Paul Ferrier a ceci de résolument moderne qu'il théorise son propos : le territoire est d'abord « le moyen d'entrer en unité avec les hommes et avec la Terre ». C'est dans cette perspective que personnellement j'interprète ce sentiment constant, essentiel, dans tous ses propos, d'une connivence simultanée entre le local et le Cosmos, pour en observer les signes et en recevoir les messages. On comprend alors sa référence à Antée : plutôt que d'être possédé par le rêve d'Icare qui voudra voir la terre du haut de son vol..., Jean-Paul Ferrier croit que le géographe est concerné par le mythe d'Antée, ce Géant fils de Neptune et de la Terre, qui reprenait ses forces au contact du sol. De là aussi la proximité de son œuvre de certaines préoccupations chères à Maurice LeLannou : la vieille notion centrale de l'homme-habitant dans laquelle Jean-Paul Ferrier cherche ce « dimensionnement », cette « fixation de l'horizon », dont il relève bien qu'elles ne sont pas étrangères à l'esprit du temps qui valorise partout, dans tous les domaines, le retour au quotidien, la « dignité du local », du corps et de ses fictions, le souci d'une vie plus familière et plus intime, d'une conscience plus vive des exigences écologiques et de la solidarité internationale, de l'indispensable territoire de nos actes gratifiants... Autant de phénomènes émergents qui transforment nos rapports au monde, et posent la nécessité d'une géographie nouvelle pour penser aujourd'hui le territoire et pour parler de notre commune et incontournable expérience phénoménologique de l'« espace », où se recomposent aussi nos rapports au « temps ».

Reste que même s'il sait écrire poétiquement, le cofondateur du Collège internationale de géographie et de géopoétique, les lecteurs retrouveront pour une fois dans une thèse d'État un bonheur de lire depuis longtemps oublié — est d'abord un scientifique qui reconnaît au départ la nécessité de fonder « un construit particulier : l'espace géographique ». Il fallait l'établir d'un point de vue épistémologique. La première partie est donc consacrée à rechercher les « Jalons pour explorer les territoires » (p. 15 à 71). Elle explicite les « Itinéraires » (Être et connaître, L'irruption des outils, Nommer les choses, Comprendre ce qui change) de manière à réintroduire, par l'approche épistémologique, la dimension historique de cette pensée du monde et de cet acte « sociétal » qu'est, en même temps qu'il est expérience existentielle, le métier des géographes (chap. 1). L'auteur s'interroge alors (chap. 2) sur ce qui en fonde l'interrogation centrale : le territoire, « cette étendue terrestre où nature et culture ont créé dans le déroulement du temps — des temps — un être de l'espace-temps où les hommes vivent leur vie quotidienne. Être qui constitue quelquefois ce que nous appelons région, cet objet empirique que nous fondons progressivement en champ expérimental pour interroger le monde et en proposer un système de théories qui en rend compte ». À la recherche d'une problématique pour fonder les questions à poser au monde, Jean-Paul Ferrier souhaite comme Ritter, que la géographie ait l'ambition d'un développement autonome par rapport à d'autres branches du savoir. Son projet scientifique « En » géographie (comme on dit En religion), réclame en effet que l'on construise, — et

l'auteur le montre à partir de l'examen des textes produits par les géographes, qu'ils soient « humanistes » ou « physiciens » (chap. 3) —, autour de la notion de territoire (T), une portion du « réel » situé dans le monde de l'empirie. Construire en fait, selon les règles les plus rationnelles possibles, dont la présentation fera l'objet de sa deuxième partie (« Du territoire à l'espace géographique et à l'espace régional », p. 67-176) un objet particulier, défini par le concept d'espace géographique (Eg), situé dans le monde de la théorie, tel que l'ensemble de ces démarches puisse être formalisable par la fonction $Wsg = T \times Eg$, pour Wsg (travail scientifique du géographe) ; T (territoire), et \times (ensemble des opérateurs utilisés par le géographe). Tous les éléments sont alors en place pour la présentation (troisième partie) d'« Un modèle provisoire de la région Provence — Alpes — Côte-d'Azur », modèle qui se présente comme la justification épistémologique et génétique de l'organisation et du contenu du deuxième tome *Leçons du territoire*.

C'est évidemment cette deuxième partie d'*Antée 1* qui restera la marque essentielle de la contribution de Jean-Paul Ferrier à l'évolution de la géographie. Tout le propos de Jean-Paul Ferrier revient alors à expliciter l'œuvre théorisante du géographe qui consiste à extraire du monde de l'empire un champ phénoménologique particulier (le territoire) et le reconstruire en objet théorique qu'il propose d'appeler « espace géographique ». Il s'organise autour de trois chapitres. « Les fondements de l'espace géographique » d'abord : projet, problématique, organisation notionnelle-conceptuelle, organisation théorique. « Les fondements de l'espace régional » ensuite, dans lequel l'auteur reprend de manière critique, à travers son propre itinéraire de recherche, l'itinéraire qu'a suivi notre discipline pour proposer une géographie générale (résolument structuraliste plutôt que systémiste) de l'espace régional et de la région géographique, c'est-à-dire les éléments théoriques qui rendent compte de la région géographique et peuvent guider l'exploration de chaque « région » particulière. « Les opérateurs fondant l'espace régional » enfin, qui permettront d'articuler les éléments verbaux d'un énoncé et/ou des portions homogènes du territoire et/ou d'espace géographique médiatisées par une représentation cartographique, d'introduire aussi une mesure dans le corpus de données numériques mises nécessairement en œuvre et donc fondamentalement, autoriser un raisonnement à partir d'une valeur particulière définie comme moyenne.

Personne à ma connaissance, en dehors des travaux de H. Beguin et de G. Nicolas Obadia, n'avait jusqu'ici poussé si avant l'exigence d'explicitation, et selon les mots de l'auteur, « d'expérimentation », dans une étude régionale, « du recours le plus systématique possible au raisonnement dans le discours géographique, c'est-à-dire à l'intérieur de ses énoncés verbaux, et au calcul statistique sur les données numériques ». Toute la « construction », pierre sur pierre, mérite d'être étudiée. Comme tout essai d'axiomatisation, il sera peut-être jugé comme inutilement formel par certains. En même temps que dangereusement éclectique. L'auteur construit en marge des propositions axiomatisantes de G. Nicolas Obadia, à l'intérieur d'un référentiel tout à la fois multiple et original, mais il revendique le droit de donner une solution particulière à la relation science-langage qu'il constitue en « paradigme logique », à l'intérieur duquel il va expliciter le statut des « termes » mêmes du discours géographique et de leurs relations. L'étude du territoire (T) comme moyen d'exploration de l'interface nature-culture en vue de la construction de l'espace géographique (Eg) passera alors par l'emploi de dix géoconcepts fondamentaux (G1 à G10) regroupables en trois classes (fondements spatiaux, fondements « sociétaux », fondements chronospatiaux) fonctionnant comme de véritables poupées russes en contenant les notions et les concepts constitutifs du discours géographique, chacun de ces « mésoconcepts » ayant son système logique de mesure, le propos de l'auteur dépassant évidemment cette énumération pour chercher

la manière dont ces éléments constitutifs du discours peuvent s'articuler en discours scientifique spécifique. De là sa réflexion sur la manière dont s'effectue alors le travail géographique (Wsg), le travail d'explicitation étant ici particulièrement éclairant, et parfois carrément amusant, débouchant néanmoins et très sérieusement sur cette idée ambitieuse autant qu'optimiste que le « bloc théorique » que représente le discours géographique peut être l'un des fondements d'une entreprise « topochronique » de reterritorialisation du discours « sociétal ».

Considérant l'espace régional comme un cas particulier de l'espace géographique et maître (parce qu'en ayant repéré ses articulations internes et autorisé ainsi l'utilisation dans un algorithme précis de démarches en termes de répétitivité et de comparativité) d'une nouvelle géographie générale, Jean-Paul Ferrier pourra alors proposer une esquisse théorique de l'espace régional qui soit suffisamment opérationnelle pour guider le travail du géographe confronté à ce type particulier de territoire qu'est une région.

Cent pages à lire et à relire, et à poursuivre dans les développements que Jean-Paul Ferrier leur a donné ici ou là (Ferrier, 1982, 1983a, 1985, 1986a, 1986b, 1987, 1988; Bailly et Ferrier, 1986). D'un côté, en amont, l'explicitation d'un schéma logique du travail géographique, dans son axiomatisation, sa formalisation, et la proposition d'un système de relations formelles logiques ou mathématiques, la proposition d'une mesure et d'une méthode en adéquation avec le cadre notion-conceptuel traduisant les fondements « sociétaux » et chronospatiaux de la géographie, de l'autre, en aval, l'explicitation corrélative d'une éthique de l'habiter et du travailler dont le renouvellement de la lecture géographique du monde est porteur. Au centre, une manière nouvelle de composer la région, non pas délimitation, mais par combinaisons, structures, agencement de modules spatio-culturels nés des jeux de la nature et de la culture et qu'illustreront si opportunément les *Leçons* de ce territoire provençal, que le lecteur sentira d'autant plus exister que l'homme s'y sent exister, parce que Provence fortement territorialisée, intériorisée, « somatisée », où s'affirme, plus qu'ailleurs peut-être, un évident « génie des lieux » dont on est reconnaissant à Jean-Paul Ferrier qu'il nous ait redonné l'ambition ancestrale d'avoir le goût de le reconnaître.

LES LEÇONS DU TERRITOIRE

Le deuxième volume, les *Leçons du territoire* s'organise alors en quatre étapes : « Vivre ici ou le génie des lieux : le fondement des structures géographiques régionales », c'est-à-dire le « rassemblement des savoirs les plus précieux pour comprendre comment l'on habite dans un territoire aussi varié, somptueux, mais aussi difficile et exigeant », « la perception des jeux et enjeux qui jouent leur rôle dans la vie des hommes qui y vivent ou qui y passent » ; « Avec feux et lieux, les logiques territoriales », c'est-à-dire la « découverte des lignes de force, des logiques territoriales qui donnent leurs caractères et leurs ambiances originales à ces "personnalités géographiques" que sont les régions » ; « La "région-machine" et les fondements de la trame structurale », ou la « présentation de la manière dont on vit maintenant dans cette région méridionale, c'est-à-dire, comment on y habite et on y travaille », condition de l'évaluation des stratégies possibles de la région, compte tenu de enjeux déjà engagés, de ceux qui se dessinent et des orientations que l'on peut souhaiter, « Cartes sur table : indications géographiques sur l'avenir de la région ».

À l'évidence, une géographie s'annonce, une géographie de sortie de « crise ». La lecture et l'étude de l'œuvre de Jean-Paul Ferrier en est l'un des passages obligés, au carrefour des « sciences des lieux et de l'éthique de l'habiter » (*Ibid.*, 1984b). Affirmer ainsi que le « renouvellement de la lecture géographique porte en lui la redécouverte de nos modes d'habiter et de travailler » et nous offrir dans le même temps l'occasion de le vérifier sur un « émetteur aussi puissant de messages territoriaux » que cette région Provence — Alpes — Côte-d'Azur où peuvent déjà se lire, mieux et plus qu'ailleurs peut-être, les jeux et les enjeux renouvelés de la nature et de la culture, de l'être et de l'avoir.

Quelle meilleure manière de contribuer à dessiner, dès aujourd'hui, à partir de ces terres antiques, la géographie de nos lendemains ? Des lendemains qui ne se priveraient ni des héritages de l'histoire ni des fruits les plus évolués de notre technologie, pour y créer un peu plus de solidarité. Vous avez-dit « géographie active » ? Le travail de Jean-Paul Ferrier témoigne bien, à sa manière, des devoirs de connaissance « sociétale » qui nous incombent et qui sont ceux d'une expertise territoriale. Vous avez-dit « géographie culturelle » ? La manière dont Jean-Paul Ferrier interroge, dans la longue durée, les manières d'être au monde propres à sa région, les manières de pratiquer entre les hommes le jeu complexe de relations qui les lient au fait d'habiter et d'utiliser les lieux qui les entourent, la manière encore qu'a Jean-Paul Ferrier de découvrir, derrière l'apparente fatalité de l'explosion technologique, les questions de valeur et de droit donne enfin une idée précise de ce que peut être aujourd'hui le bonheur d'être géographe. À l'heure où une nouvelle territorialité est vraisemblablement en train de naître et au terme d'une étude dont Marseille reste le centre, n'ayons pas peur des mots.

SOURCES CITÉES

- BAILLY, A. ET FERRIER, J.P. (1986) Savoir lire le territoire: plaidoyer pour une géographie régionale attentive à la vie quotidienne. *L'Espace géographique*, 4 : 259-264.
- FERRIER, Jean-Paul (1982) *Le territoire de la vie quotidienne et le référentiel habitant*. Avignon, Groupe DUPONT, communication présentée dans le cadre du Colloque GÉOPOINT 82, p. 171-197.
- (1983a) Geografia Politica avete detto ? Ovvero le lezioni particolari del territorio, in *Geografia politica: theorie per un progetto sociale*. Milan, Unicopli, p. 111-122.
- (1983b) *Leçons du territoire. Nouvelle géographie de la région Provence — Alpes — Côte-d'Azur*. Édisud, 304 p.
- (1984a) *Antée I. La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire, ou le métier des géographes*. Édisud, 256 p.
- (1984b) Science des lieux et éthique de l'habiter: indications provisoires pour un Nouveau Moyen-Âge, in *Grand Nuage de Magellan*. Toulon-Reims, note interne, 7 p.
- (1985) Territoire, géographie, autonomie : de l'autonomie d'une science des lieux à une science des lieux autonome, in CEPS-CREA, *L'autonomie sociale aujourd'hui*. Grenoble, Presses universitaires de France, p. 208-214.
- (1986a) Territorio e spazio geographica. Natura della realtà geografica, in Dardel, É. *L'Uomo et la Terra. Natura della realtà geografica*. Milan, Unicopli, p. 165-176.
- (1986b) Habiter/Penser la Terre : géographie et idée de l'avenir (Nouveau Moyen-Âge et sortie de « crise »). *Méditerranée*, 3 : 3-9.
- (1987) *Pour une histoire longue de la géographie française*. Paris, CTHS, 112^e Congrès national des Sociétés savantes.
- (1988) Une nouvelle géographie classique pour une modernité de troisième type. *Espaces Temps*, n° 40.
- RACINE, Jean-Bernard (1982) *Du mythe d'Icare au mythe d'Antée : la géographie à la recherche de son identité et de son horizon*. Avignon, Groupe DUPONT, communication présentée dans le cadre du Colloque GÉOPOINT 82, p. 199-219.

(Acceptation définitive en décembre 1988)